CRITIQUE, opéra. STRASBOURG, Opéra, le 2 novembre 2023. DELIBES : Lakmé. S. Devieilhe, J. Behr, A. Bré, N. Courjal… L. Pelly / G. Tournaire.

Nous sommes à l'**Opéra national du Rhin** pour la première strasbourgeoise de la nouvelle production du bijou lyrique de **Léo Delibes**, ***Lakmé***, signée **Laurent Pelly**. **Guillaume Tourniaire** est à la direction de l'**Orchestre symphonique de Mulhouse** et d'une solide distribution des chanteurs, avec la fabuleuse soprano **Sabine Devieilhe** dans le rôle-titre et le superbe ténor **Julien Behr** dans le rôle de Gérald. Une production bouleversante d'actualité et dont les coutures, évidentes, de politiquement correct ne sont pas sans beauté.

Lakmé à l'OnR : Charme, élégance, actualité



Les librettistes de Delibes, **Edmond Gondinet** et **Philippe Gille**, se sont emparés des éléments typiques des romans de **Pierre Loti**, très en vogue à l'époque, pour construire le récit de *Lakmé* ; un endroit exotique, un héros européen, une héroïne orientale et une fin tragique. L'opéra raconte l'histoire de la protagoniste éponyme, prêtresse brahmane dans l'Inde coloniale, fille de Nilakantha, prêtre désabusé mais surtout fanatique, éprise par mégarde mais sincèrement de Gérald, officier anglais. Elle sanctifie, avec abnégation et courage, son amour pour l'étranger, en dépit du père, mais finit par se suicider, pour le grand bonheur du même père qui se réjouit du fait…

En ce moment précis, où des personnes fanatiques commettent les crimes les plus atroces en raison d'une idée (qu'elle soit d'origine religieuse ou territoriale), la trame de l'opéra résonne terriblement. La mise en scène de Laurent Pelly, bien évidemment conçue avant la guerre en Palestine, est totale

épure et beauté. Dans son parti pris, qui est une transposition tout aussi sage qu'incongrue, les européens ont l'air européens, mais les indiens sont vêtus à la japonaise ; un étrange mariage de Butō et de Nō (mélange confus, alambiqué, le Nō étant riche, formel, hautement stylisé, tandis que le Butō est dépouillé à l'extrême). Il y a donc comme une volonté de ne pas blesser quelqu'un… On dirait qu'on voudrait signifier quelque chose, sans vraiment le faire ; qu'on ne va surtout pas grimer Lakmé pour la bronzer ? La poudre blanche et les costumes japonisants, ça va… Curieusement, Marie van Zandt, la cantatrice américaine créatrice du rôle, bien qu'habillée de façon générique « à l'orientale » dans la production originale de 1883, n'a pas été grimée au brou de noix pour avoir l'air indienne…

Le méli-mélo stylistique n'est pourtant pas sans beauté, et la grande sagesse si bien cherchée de la production est malgré tout très pragmatique, d'une grande efficacité. Des éléments scéniques de grand impact, comme les ombres chinoises et la grande cage où demeure Lakmé, ajoutent quelque chose de fantaisiste et de troublant (lumières de **Joël Adam**, décors de **Camille Dugas**). L'aspect le plus indéniablement percutant de la mise en scène reste la formidable direction scénique des chanteurs, leur travail d'acteur.

En ce sens, **Sabine Devieilhe** est complètement habitée de ferveur et d'intensité. Elle incarne parfaitement la dualité cachée du rôle principal au cours des trois actes. Le célèbre air des clochettes de l'acte 2 « *Où va la jeune hindoue ?* », où le père de Lakmé l'expose comme un oiseau exotique pour attirer Gérald (et essayer de le tuer) est un sommet d'expression chargé d'une incroyable tension. Ici, avec un chant virtuose et une voix qui s'élève à des hauteurs ahurissantes, la soprano montre parfaitement son déchirement entre la fidélité aux commandements de la religion et son amour naissant pour Gérald, l'étranger. Ce dernier est brillamment interprété par Julien Behr, dès son premier air

merveilleux « *Prendre le dessin d'un bijou* ». Nous trouvons le ténor particulièrement exceptionnel dans ce rôle, riche des plus élégantes mélodies. Si la grâce du personnage peut paraître parfois un peu prosaïque, sa musique est d'une fraîcheur et d'un charme très distingués. L'interprétation et le timbre sont si magnifiquement beaux qu'on comprend facilement comment Lakmé, fille de brahmane, fille des dieux, tombe éperdument amoureuse de l'officier anglais.

Nicolas Courjal dans le rôle de Nikalantha nous frappe également par la force dramatique de sa prestation. Il remplit l'auditoire avec son chant profond et large et incarne magistralement la folie fervente effrayante du personnage. Les rôles secondaires sont délicieusement drôles, côté Angleterre, graves et expressifs, côté Inde. Nous retenons le quintette des anglais du premier acte « *Quand une femme est si jolie* » chanté avec panache par Julien Behr avec **Guillaume Andrieux** en Frédéric, **Ingrid Perruche** en Mistress Bentson, **Lauranne Oliva** en Miss Ellen et **Elsa Roux Chamoux** en Miss Rose, ou encore le sublime duo de Lakmé et Mallika (interprétée par **Ambroisine Bré**) « *Sous le dôme épais* », au tempo légèrement accéléré mais si merveilleusement ondoyant et rêveur… La musique des chœurs est singulière et particulièrement riche en vocalises et nous n'avons que des félicitations pour la performance géniale de ses membres sous la direction de **Hendrik Haas**.

Si la partie symphonique est peut-être moins sophistiquée que la musique des ballets de Delibes, elle est néanmoins d'une grande richesse mélodique, avec des magnifiques couleurs exotiques, atmosphériques, anticipant à la fois *Pelléas* et *Madame Butterfly*. L'**Orchestre symphonique de Mulhouse** sous la direction de **Guillaume Tourniaire**, défend la partition avec beaucoup de brio. Si parfois l'équilibre est fragile entre la scène et la fosse, la prestation est satisfaisante dans l'ensemble et saisissante très souvent, surtout dans les parties purement instrumentales.

CRITIQUE, opéra. STRASBOURG, Opéra, le 2 novembre 2023. DELIBES : Lakmé. S. Devieilhe, J. Behr, A. Bré, N. Courjal… L. Pelly / G. Tournaire. Photos (c) Klara Beck.

VIDEO : Sabine Devieilhe chante l'air des clochettes dans *Lakmé* de Delibes

---

CRITIQUE opéra. NICE, Opéra, le 1er oct 2023. DELIBES : Lakmé. Kathryn Lewek… Jacques Lacombe / Laurent Pelly

Propre au dernier XIXème siècle, Lakmé [1883] réactive la figure des héroïnes sacrifiées, icônes de l'opéra romantique, en particulier italien chez Bellini ou Donizetti, depuis Imogene, Norma, Lucia, sans omettre ensuite Luisa Miller et Gilda chez Verdi…

En clair toute amoureuse, à l'opéra, doit souffrir, se sacrifier et mourir. Mais Delibes dans Lakmé semble régénérer le thème en absorbant ce que les français avant lui ont fait de mieux : la virtuosité coloratoure d'un soprano hallucinant comme l'Olympia d'Offenbach (Les Contes d'Hoffmann) ; des duos

d’amour qui fusionnent l’intensité tendre de Gounod et le sentimentalisme fin de siècle de Massenet. Une orchestration somptueuse, laquelle s’affirme magnifiquement par exemple dans le prélude orchestral rideau baissé avant l’acte IV…

L’ORIENT FANTASMATIQUE ET SENSUEL… Delibes ajoute aussi un autre thème celui d’un orientalisme sensuel ; où l’occidental découvre aux Indes, une volupté absente dans la sphère occidentale ; la fille du Brahmane, sa beauté troublante est d’autant plus fascinante qu’elle est interdite et inaccessible ; la vierge préservée est totalement dédiée au culte de Brahma et son corps comme le lieu où elle est recluse, inviolable…
Mais le soldat anglais Gérald transgresse la loi paternelle : il viole l’enceinte sacrée, découvre la fille cachée du Prêtre Nilakantha [comme Rigoletto tient confinée sa fille Gilda bientôt découverte puis kidnappée par le Duc] : s’il est subjugué par la beauté de la fille ; «le bel « étranger » lui apprend en retour l’amour, un sentiment qui lui était interdit : croisement magnifique qui cimente ainsi pendant l’action leur union croissante ; en éprouvant un sentiment inconnu jusque là, Lakmé ouvre une porte qui lui était inconnue ; elle s’y engouffre sans hésiter : une échappée inattendue dans la prison paternelle dans laquelle elle est tenue emprisonnée [ce que Laurent Pelly démontre clairement dès le début où l’héroïne chante son premier air de dévotion… dans une immense cage mobile]. La question de la femme recluse est là aussi posée. En écartant le folklore pour s’intéresser à la réalité crue des relations en jeu, le metteur en scène agit dans la justesse.

La MISE EN SCENE de Laurent Pelly opte pour une évocation épurée d’une Inde sous l’emprise de Nilakantha, Brahmane des plus conservateurs et père despotique. Costumes, décors semblent immaculés, selon une palette blanc et or. C’est évidemment un monde révélant peu à peu l’imaginaire personnel de Lakmé, qui passe de fille du Brahmane à femme amoureuse, combattante pour sa propre liberté. Le choc avec le soldat

anglais fait imploser ce système autoritaire et offre à la jeune fille, l'occasion inespérée de s'émanciper [quitte à en payer le prix le plus fort].

NOUVELLE PRODUCTION… Dans cette nouvelle production qui ouvre la nouvelle saison lyrique 2023-2024 de l'Opéra de Nice [lequel sous la direction de Bertand Rossi, affiche nombre d'autres nouvelles productions cette saison], le charisme vocal de la soprano américaine **Kathryn Lewek** est indiscutable : et sa trajectoire au cours de la soirée, clairement comprise et exposée ; ce qui rend ce rôle si captivant aux côtés de ses redoutables défis vocaux ; sa féminité d'abord fleurie, un rien décorative en implorante et fille des dieux [ce que souligne la première scène du I] ;



Puis dans la scène du marché, le fameux air dit des clochettes de la fille du paria (acte II), Lakmé plus clairvoyante sur son état [amoureux et filiale] revendique une violence émancipatrice absente jusque là ;
Surtout dans le dernier acte, plus rayonnante et sûre, elle organise le rite d'une union éternelle en buvant la coupe d'ivoire aux côtés d'un Gérald désarmais conquis, déloyal à son pays, à son devoir et son honneur de soldat ; Lakmé réalise ce rêve amoureux qu'elle incarne avec une justesse sidérante, une détermination admirable. Couleurs, rondeur, legato, agilité, musicalité subtile… la soprano belcantiste ici déjà saluée, subjugue par sa fragilité courageuse, la fermeté de son chant tout en délicatesse. Osons une seule petite réserve : il lui manque le relief du texte français, une intelligibilité naturelle qui l'aurait conduit à l'excellence. Mais en l'état, sa Lakmé convainc de toute façon tant elle évolue avec cohérence.
Lakmé se suicide certes mais en allant jusqu'au bout de son désir, comme Norma [et bientôt Cio Cio San / Madama Butterfly de Puccini] elle incarne un absolu féminin emblématique du fantasme romantique. En cela elle a réalisé son destin : c'est bien une icône lyrique.

À ses côtés, on relève la solidité vocale du Nilakantha de **Jean-Luc Balestra**, prêtre pétrifié dans son autorité monolithique et père manipulateur ; le sens du phrasé articulé de **Carl Ghazarossian**, subtil Hadji qui fidèle et loyal à Lakmé, est le seul de son entourage, clairvoyant sur la transformation de la jeune femme. Même relief pour les personnages anglais [Frédéric, Ellen, Rose, Mrs Betson] dont Pelly renforce le caractère comique, voire la charge grotesque et bouffe, contrastant [opportunément] avec l'intrigue sentimentale et tragique qui scelle le destin parallèle de Lakmé et Gérald.



Avouons demeurer nettement moins convaincu par le Gérald de **Thomas Bettinger,** voix puissante certes mais absente à toute finesse et qui n'a pas ce style tendre et délicatement articulé propre au personnage du soldat enamouré. Ses duos avec Lakmé sonnent trop vaillants voire martiaux, au risque du hors sujet, faisant surgir… l'intensité d'un Don José aux côtés de la belle indienne. Les airs et parties de Gérald sont parmi les plus raffinés de l'opéra romantique français pour ténor, aussi aboutis que Gounod et Massenet, dans la veine du Nadir des pêcheurs de perles de Bizet. Dommage.

Le chœur de l'Opéra de Nice gagne peu à peu en assurance, dans la scène du marché au II ; puis au III, quand les choristes sont placés de chaque côté du plateau entourant les deux amants réunis…

Sous la direction de **Jacques Lacombe**, l'Orchestre maison s'affine en cours de soirée lui aussi, jouant de mieux en mieux [en équilibre et en détails] sur les couleurs et la magie des timbres ; les cordes encore raides au départ [ouverture] s'assouplissent de plus en plus à l'écoute, comme si elles épousaient en résonance la sensualité de Lakmé qui se libère et règne peu à peu de façon souveraine. Pour le reste, la production visuellement captive, clarifiant le monde imaginaire de Lakmé, son ardente et inextinguible aspiration au rêve et à l'amour.



CRITIQUE, opéra. NICE, le 1er octobre 2023. DELIBES : Lakmé. Jacques Lacombe / **Laurent Pelly.** IL reste une dernière représentation à Nice, ce soir, mardi 3 octobre 2023l 20h. Incontournable. Photos (C) Dominique Jaussein / Opéra de Nice

distribution
Direction musicale: **Jacques Lacombe**
Mise en scène & costumes: **Laurent Pelly**
Reprise par Luc Birraux — Adaptation des dialogues: Agathe Melinand
Décors: Camille Dugas — Lumières: Joël Adam

Lakmé: **Kathryn Lewek**
Gérald: Thomas Bettinger
Mallika: Majdouline Zerari
Nilakantha: Jean-Luc Ballestra
Frédéric: Guillaume Andrieux
Ellen: Lauranne Oliva
Rose: Elsa Roux Chamou
Mrs Bentson: Svetlana Lifar
Hadji: Carl Ghazarossian

Chœur de l'Opéra de Nice
Orchestre Philharmonique de Nice

OPÉRA : mort de Mady Mesplé, ce dimanche 30 mai 2020 à 89 ans



OPÉRA : mort de Mady Mesplé, ce dimanche 30 mai 2020 à 89 ans. Après le baryton Gabriel Bacquier (13 mai 2020), c'est une autre étoile du beau chant français qui s'éteint à jamais : Madeleine Mesplé, dite **Mady Mesplé**, née toulousaine le 7 mars 1931; sa voix demeure elle éternelle au plus haut du firmament. Passionnée par le théâtre de Wagner et de Richard Strauss, Mady Mesplé dût faire avec sa voix sublime, de soprano coloratoure : elle incarna donc plutôt les héroïnes à vocalises de l'opéra romantique français soit **Olympia** (1975), **Lakmé** (chantée dès 1953) et aussi du côté des italiens romantiques, Gilda, Lucia (Edimbourg, 1962), Rosina. Agile sur trois octaves, du sol grave au contre-sol, la diva pouvait en studio (mais jamais sur les planches) atteindre le contre-la bémol, voire le contre-si bémol ». La carrière débute quand elle remplace Joan Sutherland dans Lucia à Edimbourg en 1962 : une nouvelle étoile est ainsi dévoilée.
Straussienne de cœur et d'âme, elle voit son rêve se réaliser grâce à **Zerbinette**, l'égale d'Ariane mais plus délurée et légère, qu'elle chante à Aix en 1966. Là encore un triomphe qui relève de la sidération pour les spectateurs. L'interprète sait encore élargir son répertoire en se dédiant aux œuvres de son temps, révélant une authentique sensibilité pour la création : Elégie pour de jeunes amants de Henze (1965) inaugure tout un travail avec les compositeurs contemporains tels Charles Chaynes, Paul Méfano… La plus grande coloratoure française du XXè chante aussi l'opérette, genre alors mineur et minimisé qu'elle rehausse de son lustre singulier. Révélant

son combat contre la maladie de Parkinson (active dès 1996), la diva avouait un repli sur elle-même inéluctable, imposé par la maladie et la fin de sa carrière (adieux à la scène en 2001, à 70 ans).

_____

VIDEO : Mady Mesplé chante Zerbinette (1966)
intensité diamantine d'un timbre vibré, contrôlé aux aigus sidérants

Rossignol français, Mady Mesplé chante l'air des clochettes (Lakmé de Delibes, 1966) – Incroyable coloratoure au français impeccable d'un bout à l'autre intelligible :

Compte rendu, opéra. Avignon, Grand Opéra, le 20 mars 2016. Delibes: Lakmé. Devielhe, Campellone..

Compte rendu, opéra. Avignon, Grand Opéra, le 20 mars 2016. Delibes: Lakmé. Devielhe, Campellone... Je le répète : à reprise d'une production prisée, reprise de sa présentation, même reprisée de ses éléments nouveaux.



L’œuvre. Fin du XIXe siècle … depuis Félicien David, la mode orientaliste règne en France sur la scène et les arts, appuyée aussi sur un colonialisme tranquille, à la bonne conscience. L’Europe impérialiste s’exporte dans le monde en le colonisant impudiquement. Pierre Loti, officier de marine, fait rêver avec ses récits, ses romans sur fond autobiographique d’amours faciles et sans engagement pour le mâle occidental triomphant. Cela donnera des tragédies comme Madame Butterfly, victime d’avoir cru au mirage d’un mariage qui n’était, pour le fallacieux époux américain, qu’une union par location, révocable à chaque instant. Mais, quinze ans avant Puccini, il y a, entre autres, cette Lakmé dont l’agréable et séduisante musique cache mal une douloureuse trame, un drame de l’incompréhension entre deux cultures, ici l’indienne, écrasée par l’arrogance supérieure de la colonisation anglaise, le fatal décalage entre deux cultures et deux milieux sociaux incompatibles malgré l’amour partagé entre la jeune hindoue et le jeune officier britannique.

L’Acmé du chant français

Intégrisme religieux, terrorisme ? En effet, dans l’Inde colonisée du XIXe siècle,où l’occupant blanc interdit la religion autochtone qui devient clandestine, avec tous les secrets inquiétants que cela peut supposer et la haine accumulée, la rencontre entre Lakmé, vouée au temple et sacrée comme une vestale autrefois, et Gérald, officier anglais occupant, ne peut déboucher que sur une impasse, raciale, sociale, culturelle. C’était déjà le nœud de la prêtresse Norma pactisant en secret avec l’envahisseur romain,

trahissant sa patrie : Lakmé est fille du Brahmane Nilakantha, qu'on dirait aujourd'hui intégriste religieux, fanatisé, extrémiste implacable proche d'un terrorisme venir ; elle est une sorte de déesse, donc intouchable, en tout opposée au charmant colonisateur pour qui ce pays est une source d'exotisme et de curiosité esthétique. Le contraste entre les Hindous et les Anglais, Gérald, son ami Frédéric, les deux filles du gouverneur et leur gouvernante pincée, Mistress Bentson, est habilement traité par la musique qui en trahit l'inadéquation aux lieux, encore que le premier air de Gérald a une poétique saveur orientalisante qui exprime en lui, peut-être, au-delà de son sens esthétique émerveillé d'un bijou, un possible sentiment d'adaptation, sensible et amoureux.

Le discours endogène des femmes sur les indigènes, guère porté à la communication autre qu'exotique, ne fait que renforcer leur sentiment presque freudien d'inquiétante étrangeté face à ce pays, l'Inde, son peuple et ses rituels, d'autant que la situation politique est tendue entre occupants et occupés : le regard supérieur et rapide du touriste. Seul Frédéric a une approche plus sympathique et moins superficielle, seul personnage à n'être pas un sommaire « caractère » simpliste de convention, comme Nilakantha, le méchant « intégriste » bien méchant, même non sans raisons, contre l'envahisseur : à part Frédéric, tous sont pratiquement unidimensionnels, d'un simplisme conventionnel d'Opéra-comique, aux gros traits sans grandes nuances. Si Lakmé, douce et tendre, en attente inconsciente de l'amour comme un Chérubin féminin mélancolique, dans son air délicat d'introspection, et Gérald, présenté comme un rêveur poète, énamouré d'un bijou, même pas d'un portrait de femme comme Tamino dans La Flûte enchantée, leur amour en une seule rencontre est bien fulgurant et d'une convention qui n'offre guère de place à un développement affectif vraisemblable, que pourtant, leur deux airs solitaires, deux âmes en recherche, laissaient entrevoir. Mais la grâce de la musique est telle qu'on se laisse embarquer, même sans autre émotion que musicale et lyrique,

dans leur schématique aventure perturbée par le traditionnel baryton jaloux, ici un père quelque peu incestueux.

Réalisation et interprétation

Le minimalisme de la scénographie de Caroline Ginet, au lever de rideau, sur un fond indécis de verdure ombreuse, un tertre de terre rouge pour figurer le temple et son autel, nous épargne un pittoresque exotique à couleur locale trop colorée. La profanation de l'intrus anglais, la souillure, est élégamment symbolisée avec sobriété par le récipient renversé de poudre jaune, or ou safran, égales denrées précieuses pour les avides colonisateurs, à côté de corbeilles de fleurs, fleurs perdues, profanées, préfigurant le délicieux duo de Lakmé et sa servante ; au dernier acte, un énorme saule pleureur, signe éploré des amours à pleurer, avec encore ce rideau de fond, fondu végétal de lianes hésitant entre ombre et lumière, rêve et réalité, filtrant de superbes éclairages bleutés de Gilles Gentner, ont la même simplicité d'épure pour les pures amours ainsi mises en relief par la mise en scène sobre ou pauvre, trop a minima dramatique de Lilo Baur. Cependant, à l'acte II, vu du balcon, bien qu'apparaissant moins serré que sur la scène de Toulon, toujours trop crûment éclairé, l'entassement du portique, colonnettes et piliers métalliques, apparemment méticuleusement astiqués, claquent comme un clinquant hétéroclite de brocante de quincaille de bric et de broc, de temple hindou attendant des touristes pour cette exotique fête à la couleur locale accusée par contraste avec les uniformes anglais en gris et non en rouge.

Les costumes d'Hanna Sjödin sont sagement post-victoriens pour les Anglais, délicats pastels rose et bleu pour les Ladies, un vert plus accusé pour la gouvernante, d'un pittoresque exubérant pour ceux qu'on appelait les « indigènes » dans l'acte II, à grand renfort de jaunes éblouissants, mais cela est d'e bon ton et dans la tonalité de la musique. Quelque arrogante brutalité des dominateurs européens, si elle traduit la botte impérialiste et justifie la haine du brahmane, est

sans doute trop discrète, au milieu des agréables danses obligées des bayadères (chorégraphie : Olia Lydaki), pour montrer une tension politique explosive, juste un peu d'amertume dans le sirop amoureux entre la dolente hindoue et l'indolent Anglais. La bicyclette et le tricycle ambulant sont des signes de la modernité que les Anglais occupants apportent ou imposent à l'Inde, alibi de l'impérialisme.

Hors cela, l'arrière-plan politique, ou le choc culturel, qui aurait pu soutenir une tension dramatique puissante, malheureusement d'actualité aujourd'hui, est juste allusif dans les bousculades, mais la musique légère d'Opéra-Comique de la grave profanation du temple permet-elle autre choses sans artifice forcé? On regrette aussi que le personnage du Brahmane, monolithique religieusement mais père ambigu, qui guette même, comme un amant jaloux, le sommeil de sa fille, ne soit pas traité : « J'ai voulu t'écouter dormir », avoue-t-il dans une formule bien plaisante qui supposerait que la tendre Lakmé ronfle… (et l'on passera aussi sur le formule pléonastique d'une « ombre assombrit ta beauté. »

L'acmé du chant français

Dépassés l'amusement d'un Casanova à l'Opéra de Paris sur la façon française de chanter, ou les sarcasmes d'un Rousseau sur l'« urlo francese », 'le hurlement français', oubliées les failles d'une certaine école aujourd'hui dépassées par la jeune génération, on peut encore dire sans hésiter que la distribution entièrement française (la Québecoise **Julie Boulianne** ne nous en voudra pas de l'annexer à la famille) de cette production deLakmé, du premier au dernier chanteur de l'œuvre, a représenté l'acmé, un sommet sans doute du chant français dans sa plus belle expression d'élégance, de clarté, de diction : un bonheur. Une réussite chorale d'une équipe, un trio de trois talentueuses femmes aux lumières près (et l'on n'oublie pas le chœur bien mené) au service d'une musique

française raffinée et délicate, d'un exotisme de bon ton, mais bon teint, efficace sans démonstration, aussi évanescente parfois que l'héroïne rêveuse, efflorescente non seulement de tant de fleurs évoquées, effeuillées par Lakmé et Mallika dans leur duo poétique et charmeur, mais au lyrisme fleuri de vocalises en guirlandes : fleur du beau, du bien mais aussi du mal puisque la jeune fille en fleur se donne la mort en mangeant la datura fatale.

Avec humour, **Julie Pasturaudcampe** l'opulente Mistress Bentson, so british par le rôle et ses études musicales, son habitude de Glyndebourne, d'une belle voix grave, pleine d'autoritaire séduction. **Chloé Briot** est une bien jolie, piquante et pimpante Miss Roserousse, parée d'un joli timbre de soprano ; à Miss Ellen, **Ludivine Gombert** apporte une gravité et une profondeur sensibles et cette pureté de timbre donne au personnage la dignité de victime collatérale des amours exotiques de son fiancé Gérald. Duettiste dans le fameux duo des fleurs, **Julianne Boulianne**, Mallika au timbre tendre et voluptueux séduit d'emblée la salle.

Comparses, figures éphémères, mais sans lesquelles le spectacle n'existe pas, on salue **Patrice Laulan, Cyril Héritier, Xavier Seince**, respectivement un Chinois, un Dombien, un Kouravar, la diversité ethnique dans cette œuvre au fort parfum xénophobe. Déjà salué à Toulon et remarqué à Marseille dansOrphée aux Enfers, dans le rôle du fidèle serviteur Hadji, dévoué à sa maîtresse dont on croit sentir qu'il est amoureux, **Loïc Félix**, dans sa seule phrase d'importance, sans presque rien d'autre pour imposer son rôle, impose encore la beauté de son phrasé et de son timbre. Que dire de nouveau, sans se répéter, de **Christophe Gay** en Frédéric? Baryton à la sonore voix, plein d'allant et de prestance, il est juste dans quelque rôle que ce soit tout en restant lui-même, élégante allure et sympathique figure. **Nicolas Cavallier**, voix de tonnerre contre les occupants impies, adoucie de tendresse paternelle et amoureuse

dans « Lakmé, ton doux regard se voile… », est un effrayant fanatique foudroyant dans la scène du complot, glacial à la mort de sa fille aussitôt sublimée par la foi.

Nous suivons depuis longtemps, avec bonheur et admiration, l'évolution, de l'opérette à l'opéra, de **Florian Laconi** passant, de ténor léger de ses débuts au ténor lyrique d'aujourd'hui, laissant pressentir, pour l'égalité du timbre dans tous les registres, le lirico spinto puccinien. Justement, c'est la puissance actuelle de sa voix qui semble contredire au rôle subtil d eGérald : la tradition française de l'Opéra-Comique attend une variation dans les couleurs, des passages du registre de poitrine aux piano de la voix mixte, surtout dans son premier air, une rêverie. Mais Laconi, comme encombré de sa voix, demeure pratiquement dans le registre héroïque, dans une constante vaillance qui n'est pas de mise, de mise en scène nuancée comme celle-ci, et, en guise de demi-teintes donne des demi-fortes. C'est peut-être un Pinkerton du Middle West mais guère un Gérald victorien, passé sans doute par Oxford. On se dit alors que cet assaut viril de voix accuse la choc de civilisation avec la délicatesse indienne de l'héroïne.



Que dire aussi, encore, sans se répéter, de **la Lakmé de Sabine Devieilhe**, qui semble d'y être identifiée. Je ne peux que citer ce que j'en disais à Toulon : « menue poupée qui n'est pas défigurée par une grande voix, émouvante et sensible dans son air d'introspection et les duos, elle déploie toutes les irisations d'un timbre délicat, moelleux même dans l'aigu extrême, sans nulle dureté, une technique impressionnante de précision et d'aisance : une petite grande Lakmé. » D'une πivre reposant pratiquement sur ses seules fragiles épaules, d'un rôle écrasant par le nombre d'airs et de duos, elle reste

apparemment à la fin d'une fraîcheur de fleur et, même des passages qui pourraient être mièvres, elle en fait des merveilles de douceur, de poétique vérité.

À le tête de l'Orchestre régional Avigon-Provence et du chœur de l'Opéra de Grand Avignon, **Laurent Campellone** fait une grande musique même de cette œuvre sans doute pleine des facilités de la convention de l'Opéra-Comique dans le désir de plaire, mais dont on aurait tort de sous-estimer l'agrément, le charme, une grâce impondérable : orientalisme de bon aloi, élégance et mesure, indéniable beauté mélodique. On la dirait encore exemplaire de la culture française si les frontières n'étaient absurdes, artificielles, et la musique, universelle, comme ceux qui la servent et la dirigent.

Lakmé de Léo Delibes
à l'Opéra Grand Avignon, les 20 et 22 mars 2016
Opéra en trois actes de Léo Delibes (1836-1891), livret d'Edmond Gondinet (1828-1888) et Philippe Gille (1831-1901) d'après Rarahu ou le Mariage de Loti
Création : Paris, Opéra-Comique, 14 avril 1883

Distribution :
Lakmé : Sabine Devieilhe
Mallika : Julie Bouliane
Mistress Benson : Julie Pasturaud
Miss Ellen : Ludivine Gombert
Miss Rose : Chloé Briot
Gérald : Florian Laconi
Nilakantha : Nicolas Cavallier
Frédéric : Christophe Gay
Hadji : Loïc Félix
Un marchand chinois : Patrice Laulan
Un Dombien :Cyril Héritier
Un Kouravar : Xavier Seince.

Orchestre Régional Avignon-Provence
Chœur (Aurore Marchand) et ballet (Éric Belaud) de l'Opéra

Grand Avignon

Direction musicale : Laurent Campellone.

Mise en scène : Lilo Baur.
Décors : Caroline Ginet
Costumes : Hanna Sjödin
Lumières : Gilles Gentner
Chorégraphie : Olia Lydaki.

Photos Atelier AC Delestrade copyright 2016.

Delibes : Lakmé

Paris. Opéra Comique. Delibes : Lakmé. France Musique, le 18 janvier 2014, 20h. Léo Delibes (1836-1891), comme Gouvy fait partie des compositeurs romantiques français méconnus, mésestimés à torts. Le jeune choriste à la création du Prophète de Meyerbeer, élève d'Adam, auteur d'opérettes finement troussées, se fait remarquer en livrant la musique pour l'acte II du ballet La Source de Minkus à l'Opéra de Paris (1863). La partition plaît tant qu'on lui demande alors un ballet complet : Coppelia, créé en 1870, sommet de l'orchestration française, et aussi de la musique chorégraphique, synthétisant le style Second Empire. Tchaïkovski pour Le Lac des Cygnes et La Belle au bois dormant saura assimiler l'élégance instrumentale et le raffinement dont fut capable Delibes dans l'écriture orchestrale, y compris pour le ballet.

Eclectisme orientaliste Lakmé sur instruments d'époque



Après la guerre, Léo Delibes livre un nouveau ballet tout aussi applaudi, Sylvia (1876) d'une prodigieuse invention mélodique. Mais c'est à l'opéra que le compositeur offre ses meilleurs musiques : Jean de Nivelle, 1880 puis surtout Lakmé, 1883, – ces deux derniers ouvrages pour l'Opéra-Comique. En trois actes, Lakmé, chef d'oeuvre orientaliste incarne le raffinement de l'orchestre de Delibes : en Inde à l'époque colonialiste, la fille du brahmane fanatique, Lakmé aime le beau soldat anglais Gerald. Mais le devoir militaire et l'intrigue de son père, auront raison de l'amour éperdu de la belle indienne qui ne survira pas à cette histoire amoureuse qui vaut surtout pour les effusions sentimentales et les captivantes évocations à l'orchestre. L'air des clochettes (aux terribles vocalises) a fixé dans l'imaginaire collectif l'art de Delibes, une écriture majeure dans l'histoire du romantisme français, à la fois éclectique, tendre et brillante, surtout suave quand parait le couple des amants. Ici l'effusion supplante le réalisme des situations et c'est essentiellement l'orchestre flamboyant et transparent qui assure la cohérence de l'ouvrage.

Paris, Opéra-Comique. Les 10,12,14,16,18,20 janvier 2014

France Musique, samedi 18 janvier 2014, 20h
En direct

Léo Delibes: Lakmé
Opéra en trois actes.
Livret d’Edmond Gondinet et Philippe Gille
Créé le 14 avril 1883 à l’Opéra Comique

Sabine Devieilhe, soprano, Lakmé
Frédéric Antoun, ténor, Gérald
Elodie Mechain, alto, Mallika
Paul Gay, basse, ilakhanta
Jean-Sébastien Bou, baryton, Frédéric
Marion Tassou, soprano, Ellen
Roxane Chalard, Rose
Hanna Schaer, Mistress Bentson
Antoine Normand, ténor, Hadji
Laurent Deleuil, Un Domben
Accentus
Les Siècles
François-Xavier Roth, direction

Delibes : Lakmé (1883)

Paris. Opéra Comique. Delibes : Lakmé. 10-20 janvier 2014. FX Roth, direction. Léo Delibes (1836-1891), comme Gouvy fait partie des compositeurs romantiques français méconnus, mésestimés à torts. Le jeune choriste à la création du Prophète de Meyerbeer, élève d’Adam, auteur d’opérettes

finement troussées, se fait remarquer en livrant la musique pour l'acte II du ballet La Source de Minkus à l'Opéra de Paris (1863). La partition plaît tant qu'on lui demande alors un ballet complet : Coppelia, créé en 1870, sommet de l'orchestration française, et aussi de la musique chorégraphique, synthétisant le style Second Empire. Tchaïkovski pour Le Lac des Cygnes et La Belle au bois dormant saura assimiler l'élégance instrumentale et le raffinement dont fut capable Delibes dans l'écriture orchestrale, y compris pour le ballet.

Eclectisme orientaliste Lakmé sur instruments d'époque



Après la guerre, Léo Delibes livre un nouveau ballet tout aussi applaudi, Sylvia (1876) d'une prodigieuse invention mélodique. Mais c'est à l'opéra que le compositeur offre ses meilleurs musiques : Jean de Nivelle, 1880 puis surtout Lakmé, 1883, – ces deux derniers ouvrages pour l'Opéra-Comique. En trois actes, Lakmé, chef d'oeuvre orientaliste incarne le raffinement de l'orchestre de Delibes : en Inde à l'époque colonialiste, la fille du brahmane

fanatique, Lakmé aime le beau soldat anglais Gerald. Mais le devoir militaire et l'intrigue de son père, auront raison de l'amour éperdu de la belle indienne qui ne survira pas à cette histoire amoureuse qui vaut surtout pour les effusions sentimentales et les captivantes évocations à l'orchestre. L'air des clochettes (aux terribles vocalises) a fixé dans l'imaginaire collectif l'art de Delibes, une écriture majeure dans l'histoire du romantisme français, à la fois éclectique, tendre et brillante, surtout suave quand parait le couple des amants. Ici l'effusion supplante le réalisme des situations et c'est essentiellement l'orchestre flamboyant et transparent qui assure la cohérence de l'ouvrage.

Paris, Opéra-Comique. Les 10,12,14,16,18,20 janvier 2014

France Musique, samedi 18 janvier 2014, 20h
En direct

Léo Delibes: Lakmé
Opéra en trois actes.
Livret d'Edmond Gondinet et Philippe Gille
Créé le 14 avril 1883 à l'Opéra Comique

Sabine Devieilhe, soprano, Lakmé
Frédéric Antoun, ténor, Gérald
Elodie Mechain, alto, Mallika
Paul Gay, basse, ilakhanta
Jean-Sébastien Bou, baryton, Frédéric
Marion Tassou, soprano, Ellen
Roxane Chalard, Rose
Hanna Schaer, Mistress Bentson
Antoine Normand, ténor, Hadji
Laurent Deleuil, Un Domben
Accentus
Les Siècles

François-Xavier Roth, direction